

CARNE PREVERT ET LE REPORTAGE

Marcel Carné disait, parlant de son dernier film, qu'il s'agissait d'un exercice de style; un exercice assez inhabituel en effet, qui nous transportait loin d'un monde familier, celui des faubourgs sombres et des ports brumeux. Carné faisait un effort de décentralisation assez pénible pour lui comme pour nous. En vain le photographe a-t-il essayé d'atténuer la lumière crue d'un port ensoleillé, en vain nous montre-t-on le décor réaliste d'un café provincial (sommes-nous assez loin d' "Hôtel du Nord"!) ou d'une brasserie cherbourgeoise. Carné n'était plus dans son élément, ratait ses effets, ne savait quelle excuse donner. Nous a-t-on assez rebattu les oreilles des fameux pêcheurs de Port-en-Bessin. -

" Attention! il ne s'agit pas de figurants! "IL" a pris de véritables gens de mer, quelle tranche de vie! "

Eh bien, montrez-nous donc ces pêcheurs, faites-les parler au moins. Mais non. Quelques vues d'enterrement, un ou deux plans de café et l'assemblée réunie pour la vente d'un bateau: au total même pas dix minutes de film; c'est peu n'est-ce pas? Faut-il l les animer? Voici Carette, l'ivrogne, avec son accent faubourien, ou le capitaine du bateau qui a du faire ses classes à Marseille, avant d'aborder à Port. Nous n'y sommes plus du tout, forcés de nous concentrer sur une intrigue qui n'en vaut pas la,

peine, (les amours de Jean-Pierre Aumont Annabella, dans "Hôtel du Nord" valaient-elles mieux? Mais qui se souciait d'eux, quand paraissait Jouvét ou tout simplement les clients de l'Hôtel?)

D'où notre impression: Carné tourne à vide; que lui manque-t-il pour réussir son film? Ce n'est pas très sorcier: l'inséparable Prévert n'était pas de la partie!-

Et tout le monde respire. Un tandem comme celui-là ne se dissocie pas sans mal, et Carné sans Prévert, ce n'est même pas Carné.¹⁾ Il serait aussi facile de dire: Prévert sans Carné....mais non, ce n'est pas si simple, car Prévert sans Carné, ce n'est pas Prévert diminué mais au contraire, semble-t-il, Prévert puissance dix; je n'en veux pour preuve que les "Amants de Vérone" de fameuse mémoire.

Bien sûr, une semblable collaboration ne va pas sans heurts. L'équilibre pleinement réalisé dans une œuvre comme "Quai des Brûmes" ne manque pas de se détruire si l'un des deux auteurs se fait la part trop belle; ce sera si l'on veut le demi-échec des "Portes de la nuit" où il nous semble trop souvent que Carné puis Prévert viennent chacun à leur tour faire leur petit numéro, puis disparaissent pour laisser toute la place à l'autre.

Malheureusement, Carné est responsable des images et Prévert du dialogue: ainsi nous aurons droit tantôt (au début du film particulièrement) à de belles illustrations de Barbès-Rochechouart, tantôt (un peu partout) à de beaux (?) "morceaux parlés" qui empâtent la pellicule, suppriment le rythme et font sourire les spectateurs trop bien élevés pour protester.

Rappelez-vous ces petits chefs d'oeuvre de poésie:

- "En 1939, j'étais à l'Ile de Pâques."
 - "Tiens, mais j'y étais aussi."
- Son nom gravé entre mille autres sur une statue, il l'avait remarqué!...
- "Le jour de Noël, j'étais à San Francisco"
 - "Et moi à New-York."
 - "J'écoutais une chanson."
 - "Je chantais à la radio."
 - "Mais alors, c'était vous?"

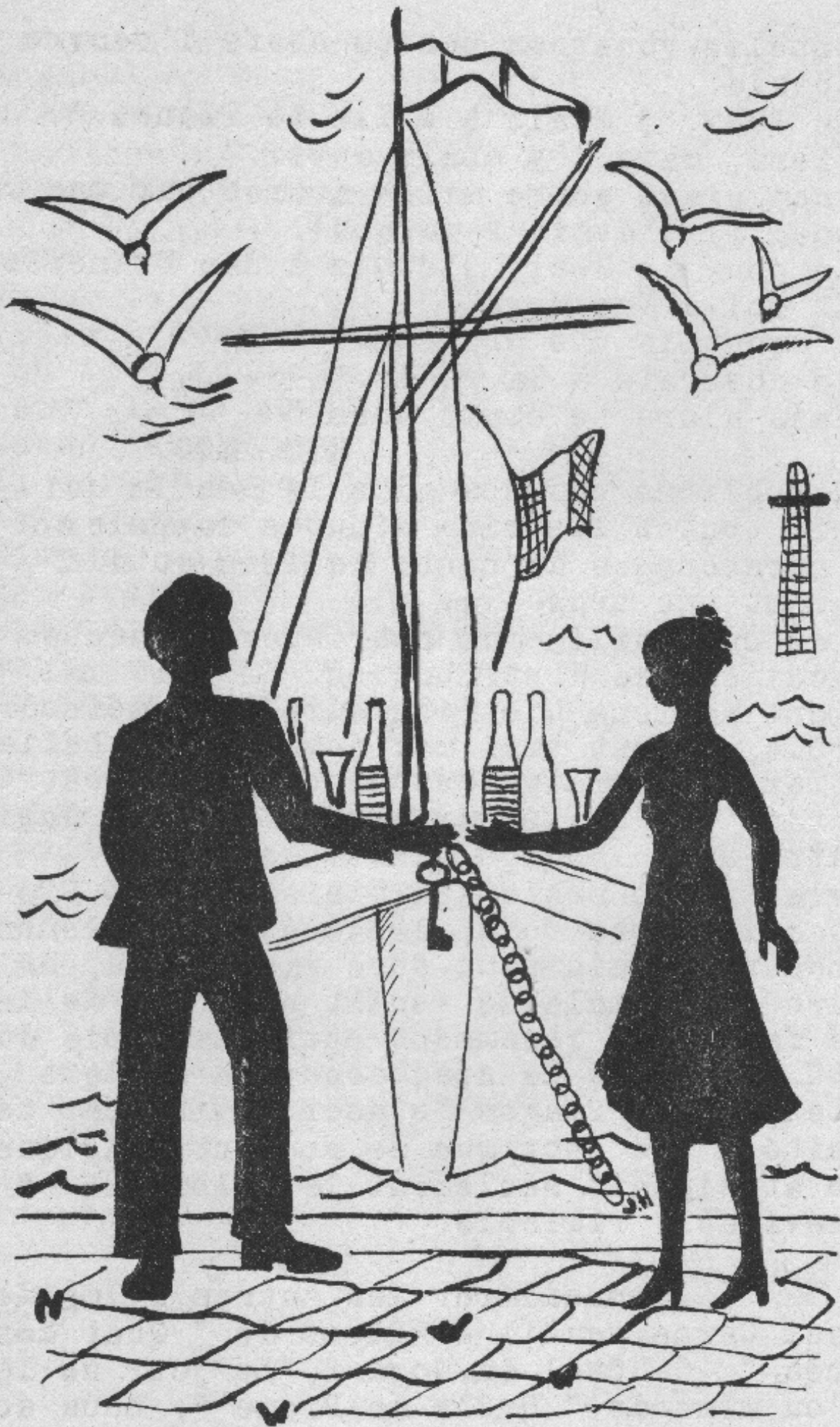
ETC. ETC....

N'oublions pas non plus le Destin qui venait toutes les cinq minutes rappeler à ces personnages de conte de fées qu'ils jouaient une tragédie.

Et qu'on n'aille pas attribuer cet échec à un accident de distribution. On voit mal comment Marlène Dietrich aurait pu défendre le rôle, il est vrai mal joué, de Nathalie Nattier, et comment cette poésie douceâtre n'aurait pas collé aux lèvres de Jean Gabin habitué à un langage plus rude.

Le vrai responsable était bien plutôt Prévert qui, cette fois, dépassait visiblement la mesure (mais peut-être pas, hélas, SA mesure). Le malaise venait bien, et de la même façon que récemment pour "La Marie du Port" de ce que le spectateur en quelque sorte privé d'images "s'accrochait" par nécessité à une intrigue se voulant tragique. Elle atteignait seulement le mélodrame et l'inévitable ridicule.

A considérer les autres films de Marcel Carné, qu'il s'agisse de " Quai des Brûmes ", " Hôtel du Nord ", "Le jour se lève" ou même de " Drôle de Drame ", nous sommes forcés de constater que l'intrigue, adaptée d'un roman ou imaginée pour le film,



ne valait guère mieux; seulement on ne s'en souciait pas, voilà toute la différence. Quoi de plus banal que ce personnage de Gabin, éternel "mauvais-garçon-au-grand-cœur", déserteur ou assassin d'occasion qui recherche le bonheur, l'amour ou tout simplement la tranquillité

(- "Je veux qu'on me foute la paix!"

- "Tu vas la taire, ta gueule?" BIS), alors que tout se ligue contre lui?

Et quelle différence ferait-on entre les films de Carné ("Quai des Brumes" ou "Le Jour se lève") et ceux de Duvivier ("La Bandéra") ou de Grémillon ("Remorques"), si l'histoire, la simple histoire en faisait tout l'intérêt? Prévert aura beau charger le personnage de tous les mythes particuliers de son petit univers, le rôle n'y gagnera pas beaucoup en densité ni en valeur humaine. 1) *C'est le "style" qui fait la différence. Le style "est" de Carné -*

C'est avant tout que Carné évite de concentrer la lumière et l'attention sur UN acteur principal et il faut s'appeler Jean Gabin, c'est à dire: représenter par son seul nom un type d'homme bien connu pour que le spectateur se croit obligé de ne pas regarder plus souvent à côté. - Voyez ce qui se passe en revanche lorsque le trop fameux Gabin est remplacé dans un rôle central par un Jean Fierre Aumont: le couple d'amoureux affadi (mais sans la petite nuance d'ironie qui sauvait les amoureux de Clair) s'efface devant la clientèle bruyante, vivante de l'Hôtel du Nord. Plus que les simagrées de deux marionnettes évoluant sur le devant de la scène importe ici la figuration et la toile de fond.

D'où l'importance des personnages secondaires: que d'acteurs aujourd'hui célèbres ,

pouvons-nous reconnaître reconnaître dans ces films de 1936-1938.

Pour le seul "Hôtel du Nord" nous trouvons: Andrex, Bernard Blier, François Périer, Louvigny, Jeanne Marken, Paulette Goddard, Berval, jouant des "pannes" de quelques phrases. Ceci pour la figuration; quant à la toile de fond, le canal Saint Martin, le Quai de Jemmapes, restitués exactement en studio nous introduisaient dans une ambiance peut-être artificielle mais du moins poétique et familière que la prise de vue directe des réalisateurs italiens ne peut nous donner.

Et c'est bien un mot caractéristique du film que celui de Juvet repris par Arletty, se croyant insultée:

- "J'ai besoin de changer d'atmosphère."
- "Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une tête d'atmosphère..."

Du Quai de Jemmapes au Pantin du "Jour se lève", au Havre de "Quai des Brûmes", nous ne quittons pas les quartiers populaires et sympathiques, peuplés de visages familiers: On pourrait même dire qu'il y a des personnages-types de Carné, comme il y a des personnages-types de Clair; ce sont les ouvriers, éclusiers, employés ou clochards (Aimos dans "Quai des Brûmes"), toute une foule de petites gens qui se retrouvent au café ou au bal (le 14 juillet d'"Hôtel du Nord")

A la limite, Carné nous en offre la caricature dans "Drôle de Drame": c'est le clochard Genin, le policier Alcover ou le tueur de bouchers Barrault. Ici encore le réalisateur nous donne une ambiance burlesque plutôt que les aventures d'un couple comique; il ne résiste pas au plaisir de faire promener sa caméra au milieu d'une foule bruyante où nous reconnaissons toujours. au

passage, des mêmes figures de connaissance: c'est la manifestation devant la maison de Chapel - Simon ou cette même maison envahie par la police et les journalistes.

Pendant l'Occupation, Carné comme bien d'autres chercha une évasion dans le merveilleux et la fiction: "Les Visiteurs du Soir" qui tranchent si nettement sur son oeuvre, mériteraient à eux seuls toute une étude.

"Les Enfants du Paradis" de la même époque, renouaient de façon originale avec sa manière habituelle: Carné, ce grand reporter, mais "reporter d'ambiance" qui réussissait si bien à faire vivre un milieu, un quartier, tenta de concilier cette peinture avec le besoin d'évasion qui provoquait à ce moment tant d'adaptations, de Balzac notamment. Cette fois, il nous transporta sur le Boulevard du Crime en 1830 et le grand reportage devint...une chronique.

Depuis, son goût des atmosphères populaires, des évocations poétiques dans un décor toujours gris (ce qu'il avait traduit dès "Nogent", son premier film) le poussa à réaliser "Les Portes de la Nuit"; nous avons vu qu'il ne porte pas la responsabilité de cet échec.

Comment a-t-il pu manquer à ce point "La Marie du Port"? Son manque d'inspiration, parallèle à celui de Kosma, sur un scénario qui frappe par son inexistence, suffirait à l'expliquer. Devons-nous regretter cette "Fleur de l'âge" restée en bourgeons?

A coup sûr, nous regrettons la grande époque d'"Hôtel du Nord" et le grand reporter Marcel Carné... qui fera peut-être mieux la prochaine fois?